

***Cahiers staëliens*, n° 66. August Wilhelm Schlegel (1767-1845) : les années Staël.** Société des Études staëliennes, 2016. Un vol. de 261 p.

Pour ce numéro 66, les *Cahiers Staëliens* adoptent un format en deux volets, présentés par Stéphanie Genand : le premier volet traite d'un sujet inédit, puisque, à l'occasion de ses deux-cent cinquante ans, il se concentre sur la figure d'August Wilhelm Schlegel, auquel aucun *Cahier staëlien* n'avait été consacré à ce jour. Cette « figure centrale de l'univers staëlien » (S. Genand, p. 7) est évoquée à travers plusieurs études de chercheurs français et allemands qui entendent réévaluer le rôle joué par Schlegel dans le groupe de Coppet et dans l'émergence du romantisme allemand et européen. Cette influence de Schlegel a encore trop peu été étudiée par la recherche malgré quelques travaux récents (édition électronique de sa correspondance), dans la lignée desquels veut s'inscrire ce *Cahier Staëlien*. Cette investigation met en avant le rôle essentiel joué par Schlegel dans le cosmopolitisme intellectuel coppétien : il s'agit d'élaborer des axes de recherche novateurs sur ses « années Staël » (S. Genand, p. 10). Jochen Strobel, Marie-Claire Hooch-Demarle et Roger Paulin analysent ainsi les liens entre Schlegel et Staël, à divers niveaux. M.-C. Hooch-Demarle revient, dans une approche liminaire plus globale et en s'appuyant sur sa correspondance, sur l'importance du « moment Coppet » (M.-C. Hooch Demarle, p. 15) dans la vie mais aussi dans l'œuvre de Schlegel et sur l'évolution de son patriotisme allemand sous l'influence du cosmopolitisme de Coppet. À partir de la dissociation entre « Erlebnis » (« événement vécu ») et « Erfahrung » (« expérience acquise »), elle définit le moment Coppet, dans l'œuvre et la vie de Schlegel, comme celui d'un élargissement à la culture européenne : Coppet, « laboratoire d'Europe », devient le lieu d'une pensée européenne dépassant les nationalismes. Jochen Strobel se concentre également sur la correspondance de Schlegel, et plus particulièrement les lettres adressées à Germaine de Staël. Il étudie le rôle joué par Schlegel dans la genèse, la réception, voire la diégèse de *Corinne ou l'Italie*, établissant, à partir des lettres de Schlegel à Staël, un parallèle avec celles de Corinne et Oswald centré autour de la notion de narcissisme et de la figure de la muse, assimilée à Schlegel/Oswald. Roger Paulin propose lui aussi une étude liée au roman *Corinne ou l'Italie*, mais sous un angle original : il développe une analyse d'un article de Schlegel, rédigé après la mort de Staël, « Corinne au Cap Misène », dans lequel il évoque le tableau du même nom peint par Gérard. R. Paulin, à partir de cet article, souligne le rôle important qu'a joué Schlegel dans l'établissement de l'iconographie et de la mythologie staëliennes. Clara Isabel Stieglitz et Claudia Bamberg se concentrent sur les liens affectifs, presque paternels, mais aussi intellectuels, entre Schlegel et les enfants de Staël, mettant toutes deux l'accent sur la période suivant la mort de cette dernière. C. I. Stieglitz aborde la relation d'Auguste et de Schlegel sans passer par le relais de Staël, comme l'avait jusqu'ici fait la recherche : son analyse s'articule en deux temps, un premier biographique et un second qui constitue l'analyse d'une lettre inédite d'Auguste à son ancien précepteur, dont le style permet de mieux définir la figure de Schlegel pour Auguste, entre professeur admiré et figure paternelle de substitution. C. Bamberg, quant à elle, entend dresser le portrait d'un Schlegel « privé », notamment à travers les rares traces de sa correspondance avec Albertine de Broglie après la mort de Staël : elle définit la religion comme un sujet d'échange entre eux, qui finit par s'imposer comme un sujet de désaccord et d'incompréhension profond. Enfin, les relations entre Schlegel et d'autres membres du groupe de Coppet sont également explorées par d'autres chercheurs, qui proposent de redéfinir la place essentielle tenue par Schlegel dans ce groupe et dans l'essor du romantisme européen en contact avec Coppet. Stefan Knödler apporte ainsi un éclairage novateur sur les liens intellectuels entre Schlegel et Albertine Necker de Saussure, cousine de Staël et discret membre du groupe de Coppet, sur l'œuvre de laquelle peu de recherches ont été menées et dont il rétablit le rôle. Afin d'étudier cette relation, S. Knödler s'appuie sur des documents de travail jamais publiés d'A. Necker de Saussure pour exposer l'influence de la pensée de Schlegel et leurs échanges intellectuels sur des sujets aussi variés que l'esthétique, l'astronomie et la mythologie. Il

accompagne son étude d'un document inédit retrouvé dans les papiers d'Albertine Necker de Saussure : un écrit de Schlegel dans lequel il expose sa perception romantique de l'astronomie. Puis, c'est la relation entre Schlegel et Sismondi, membre plus connu du groupe de Coppet, qui attire l'attention d'Hector Canal. Il étudie avec précision leur traitement des études littéraires, radicalement différent : Schlegel les aborde en tant que philologue et Sismondi en tant qu'historien. Tout en soulignant l'influence importante de Schlegel sur *De la littérature du Midi de l'Europe*, H. Canal démontre que la littérature devient le lieu de débats politiques, culturels, nationaux et religieux entre les deux hommes, faisant ressortir leurs divergences et leur conception différente de l'histoire littéraire en Europe. Enfin, Sabine Gruber et Ralph Zade s'intéressent à la relation de Schlegel et d'un de ses compatriotes, le dramaturge allemand Zaccharias Werner qui séjourna à Coppet, mettant en avant une affinité basée sur le partage d'une réflexion sur la religion et la discrète mais certaine influence de Schlegel sur l'œuvre de Werner ainsi que le soutien qu'il apporta au dramaturge face à certaines critiques esthétiques apportées par le « goût français » du groupe de Coppet à propos de son drame *Le vingt-quatre février*. Ce premier volet consacré à A.W. Schlegel ouvre ainsi de nombreuses pistes de recherche en apportant non seulement des idées mais des documents inédits.

Dans un second temps, ce numéro des *Cahiers staëliens* laisse « carte blanche » aux jeunes chercheurs sur le Groupe de Coppet, renouant avec une initiative déjà mise en place dans certains anciens numéros. Ce second volet regroupe cinq articles portant sur l'œuvre de Staël, de la fiction à la correspondance en passant par la dramaturgie, et permettant d'explorer de nouveaux objets de recherche sur le corpus staëlien. Laura Broccardo analyse ainsi le lien entre fiction et Terreur autour des notions d'irreprésentable et d'indicible : si la raison peine à rendre compte de cet événement, l'imagination peut-elle y suppléer pour redonner à penser la question de l'humanité ? Son étude s'appuie sur deux fictions rédigées durant la Terreur, *Zulma*, et la moins connue et étudiée *Epître au malheur ou Adèle et Edouard*, pour penser avec pertinence les effets sociaux de cet événement historique. Aline Hodroge étudie quant à elle un corpus peu convoqué, le théâtre de société de Staël entre 1805 et 1811 : par l'écriture ou le jeu, les pièces tragiques ou comiques permettent à Staël d'opérer une catharsis de la mélancolie de l'exil. Le théâtre acquiert alors un rôle thérapeutique essentiel dont A. Hodroge analyse parfaitement les enjeux esthétiques et personnels. Margaux Morin propose quant à elle une réflexion fine sur la voix et l'identité à partir de *Corinne ou l'Italie*. Elle approfondit ce sujet en développant une étude originale sur la polyphonie et l'aphasie progressive de Corinne qui remettent en cause son identité. Cyrielle Peschet réhabilite la correspondance de Staël comme composante de son œuvre à part entière, corpus trop souvent minoré pour des raisons esthétiques par la recherche et pour des raisons privées par les descendants de Staël chargés d'éditer ses œuvres. Comme le souligne justement C. Peschet, la lettre est pourtant métatextuelle : Staël l'investit pour y penser son écriture. Blandine Poirier approfondit enfin des pistes évoquées dans le *Cahier staëlien* « Écriture » par J. Goldzink et G. Gengembre : elle s'intéresse aux stratégies d'énonciation atypiques dans l'œuvre staëlienne mises en place dans *Des Circonstances actuelles*. S'appuyant sur la définition de M. Foucault, elle définit l'énonciation polémique des *Circonstances actuelles* comme celle du parrésiasite d'une modernité politique, figure énonciative dont elle expose précisément les diverses caractéristiques. Cette posture énonciative staëlienne est renforcée par la comparaison avec un autre texte, *De la littérature*, dont elle montre qu'elle est une « réécriture gazée » (B. Poirier, p. 244) des *Circonstances actuelles*, ce qui se caractérise par l'effacement du « je » de l'énonciateur, du parrésiasite. Dans les « Varia » qui terminent ce numéro, Monique Bernard, après avoir redéfini sa relation avec Staël, propose l'étude de la dernière lettre que Charles de Villers a adressée à Staël, inédite et récemment retrouvée dans les archives de la famille Perthes à Hambourg.